

Philippe Erlanger

CHARLES VII
ET SON MYSTÈRE



Gallimard

LEURS FIGURES

Œuvres de Philippe Erlanger

nrf

HENRI III

CHARLES VII ET SON MYSTÈRE

LOUIS XIII

GEORGE VILLIERS, DUC DE BUCKINGHAM

DIANE DE POITIERS

LE MASSACRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY

LE REGENT

Chez d'autres éditeurs

LA ROSE SANGLANTE (Marguerite d'Anjou)

L'AFFAIRE MARIE STUART

LA REINE MARGOT

GABRIELLE D'ESTRÉES

LA VIE QUOTIDIENNE SOUS HENRI IV

L'ÉTRANGE MORT DE HENRI IV

RICHELIEU

Tome 1. L'ambitieux

Tome 2. Le Révolutionnaire

Tome 3. Le Dictateur

CINQ-MARS

LOUIS XIV

LOUIS XIV AU JOUR LE JOUR

MADAME DE LONGUEVILLE

MONSIEUR, FRÈRE DE LOUIS XIV

CLEMENCEAU

AVENTURIERS ET FAVORITES

LA LOIRE

LES GISANTS

LES IDEES ET LES MŒURS AU TEMPS DES ROIS

RODOLPHE II DE HABSBOURG

PHILIPPE V D'ESPAGNE

Films

MARIE-ANTOINETTE (mise en scène de Jean Delannoy).

LA PRISE DU POUVOIR PAR LOUIS XIV (mise en scène de Rossellini).

L'ensemble de l'œuvre a été couronné par l'Académie française et a reçu le Grand Prix Gobert (1969), le Grand Prix du rayonnement français (1962), le Grand Prix littéraire du Conseil général de la Seine (1963), le Prix du Cercle de l'union, le Prix des Ambassadeurs (1966) et le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris (1977).

PHILIPPE ERLANGER

Charles VII
et son mystère

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1945,
et 1981 pour la présente édition revue et augmentée.

AVANT-PROPOS

Le règne de Charles VII forme en quelque sorte le pivot de notre histoire. Il commande tout ce qui le suit et nous n'avons pas fini d'en être tributaires. Pendant ces trente-neuf années on vit une France déchirée, exsangue et aux trois quarts prisonnière devenir l'État le plus fort et le plus unifié d'Europe. On vit Jeanne d'Arc et son double miracle politique et psychique. On vit la victoire succéder au désastre, la solidarité nationale à la guerre civile, la centralisation monarchique à l'anarchie féodale, l'armée de métier aux Écorcheurs, l'ordre financier au pillage, la prospérité à la famine, les premières grâces de la Renaissance à la rudesse du Moyen Age. On vit l'héritier douteux, avili, misérable du Roi Fou finir au sommet de la puissance et de la gloire. On vit naître dans la douleur, croître et resplendir une déesse quasi inconnue, la patrie.

L'observateur qui se penche sur ce siècle, débordant d'hommes et de faits à la manière d'une tapisserie de l'époque, est d'abord fasciné par l'auréole de la Pucelle et les flammes de son bûcher. Puis, il s'aperçoit que l'épopée de la vierge lorraine n'est que la plus extraordinaire des « merveilles advenues en ce temps¹ ».

La douloureuse préparation de l'événement, le labeur d'un quart de siècle grâce auquel en furent obtenus des fruits inespérés sont eux-mêmes des prodiges. Le souverain capable de les avoir accomplis ou simplement inspirés devrait, en bonne logique, égaliser Riche-

lieu, Elizabeth d'Angleterre, Pierre le Grand, Frédéric II. Mais l'historien, ayant écarté l'écran des flatteries et des insultes, découvre seulement un prince faible, contradictoire et sans génie.

Personnage qui ne serait guère attachant s'il n'y avait l'énigme multiple dont il se trouve enveloppé. En vérité, Charles le Victorieux, le Bien Servi, le Très Chrétien, le Roi des Rois, reste, au premier chef, le Mystérieux. Tout en lui est trouble, parfois inexplicable : sa naissance, son caractère, l'évolution de sa personnalité, son attitude devant une destinée changeante, ses nobles et ses basses actions, ses amours, son triomphe, sa mort. Il se révèle, selon l'occasion, lâche ou vaillant, sybarite ou laborieux, névrosé ou froidement réaliste, généreux ou insensible, dévot jusqu'au mysticisme ou luxurieux jusqu'à la dégradation, dangereux à sa propre cause ou profondément imbu de son devoir royal. Il est l'homme de la débâcle et l'homme des apothéoses.

Des centaines d'ouvrages parmi lesquels se comptent des chefs-d'œuvre, ont été écrits sur l'incroyable relèvement de la France et sur le chef qui la personnifiait. Historiens, philosophes, poètes, dramaturges se sont penchés sur le problème sans pouvoir accorder leurs conclusions. Charles de Valois, bafoué, vilipendé, honni, pendant sa jeunesse, fut ensuite exalté à l'égal d'un demi-dieu. Ce concert de louanges se prolongea longtemps après sa mort, puis ses biographes se rangèrent en deux camps et l'écho de leur controverse s'est répercuté d'âge en âge.

Les citer tous nécessiterait un volume. Prenons simplement en chaque siècle quelques opinions marquantes :

« Le peuple, dit Belleforest (1568), perdit en Charles septième un des meilleurs, plus sages et excellents rois que jamais la France ait vus. »

Dès 1570, Girard du Haillan riposte :

« Il était homme aimant ses plaisirs et qui n'appréhendait pas le mal et la ruine de son royaume. »

Mézeray, en 1668, se range au nombre des panégyristes :

« Jamais prince n'eut de plus grandes traverses et ne les surmonta plus glorieusement. »

Villaret renchérit (1765) :

« Il avait surmonté l'infortune, raffermi le trône de ses ancêtres, rétabli la monarchie, rendu ses peuples heureux. »

Le Président Hénault (1774) ne partage point cet enthousiasme :

« Charles VII ne fut, en quelque sorte, que le témoin des merveilles de son règne. »

Mignet proclame (1820) :

« A peine sur le trône, Charles montra les vues d'un législateur et les vertus d'un roi. »

En revanche, Henri Martin (1855) nous dépeint « Charles VII, à la fois mobile et obstiné, léger et songeur, soupçonneux envers les bons et crédule aux méchants ».

Quant à Michelet, il ne daigne même pas tracer un portrait du « bonhomme Charles VII » et ne nous parle guère que de ses conseillers.

Ces exemples pourraient être multipliés à l'infini.

A partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, ont paru de remarquables études, savantes, approfondies, généralement impartiales. Mais, de Vallet de Viriville à Pierre Champion, aucun des maîtres auxquels nous les devons n'est parvenu à dévoiler complètement le secret du Victorieux, aucun n'a livré la « grille » qui permettrait de lire en clair sa déconcertante histoire.

Malgré ces précédents illustres nous avons cherché, à notre tour, la clef de l'énigme. Et grande fut notre surprise de constater qu'elle n'était point cachée. La plupart des auteurs éminents qui se sont consacrés au XV^e siècle l'ont vue, touchée, mentionnée. Nul, par contre — et cela soulève un nouveau problème —, ne s'en est vraiment servi, nul n'a projeté sur la fresque immense et confuse la lumière grâce à laquelle chaque détail serait sorti de l'ombre.

Car il existe une explication rationnelle, historique de la résurrection française. Il exista un responsable : une femme.

Cette femme n'est pas Jeanne d'Arc dont l'œuvre reste hors de cause. La Pucelle donna aux armées la victoire, au Roi la légitimité, au peuple une patrie. Elle fut l'âme, la foi, la volonté, la force profonde de la France. Mais son passage marque seulement une étape de la terrible route que dut suivre Charles VII, du traité de

Troyes à la prise de Bordeaux. Avant et après elle, lui frayant secrètement la voie ou l'abandonnant à ses ennemis, il y eut une vieille princesse qui sut employer au salut du pays les chances surnaturelles unies à toutes les ressources du génie humain. Face à la marâtre, Isabeau, il y eut une fée tutélaire protégeant le berceau du Joas capétien.

Comme Blanche de Castille, elle venait d'Espagne. Charles l'appelait sa Bonne Mère et elle fut aussi celle de la France. Nous avons nommé la reine de Sicile, Yolande d'Aragon, duchesse d'Anjou.

Cet ouvrage dont la première édition date de 1945 a été plagié sans mesure¹. Depuis sa parution on a plus parlé de Yolande d'Aragon qu'on n'avait parlé d'elle en cinq siècles et je m'en félicite hautement, mais, bien entendu, la thèse que j'ai défendue a provoqué de vives controverses et trouvé des contradicteurs véhéments².

Mme Régine Pernoud — dont je n'ai pas cessé pour autant d'admirer la science et le talent — n'a pas hésité à me ranger parmi les « cauchons » qui se sont évertués à falsifier l'histoire de Jeanne d'Arc³. J'aurais été, je l'avoue, beaucoup plus sensible à ses critiques, si elle n'était pas tombée dans une des erreurs qu'elle dénonce elle-même. Je veux dire, reprenant ses propres termes, qu'il lui arrive de laisser de côté ce qui contredirait sa conviction.

Je passerai sur mon étonnement en voyant que l'éminent écrivain semble me reprocher d'avoir appelé la reine de Sicile Yolande d'Anjou, faute que je n'ai pas commise une seule fois. En revanche je ne cacherai pas combien j'ai été saisi de lire que « tous les documents existants réduisent ce rôle (celui de Yolande) à ce qu'il fut : fort mince encore qu'utile ». Nous examinerons ailleurs s'il est possible de trancher de la sorte. En tout cas deux maîtres tels que

1. Par exemple, tel livre à gros tirage, que je préfère ne pas citer, lui a emprunté çà et là des pages entières sans le moindre guillemet, sans la moindre référence.

2. Si j'emploie ici la première personne du singulier, c'est parce que j'essaie de répondre à des objections qui m'ont été faites personnellement.

3. Régine Pernoud, *Jeanne devant les Cauchons*.

Michelet et Pierre Champion ne partageaient pas cette opinion.

Je voudrais essayer d'élever le débat. La question est en effet de savoir quelle est la véritable « mission » de l'historien. A mon sens, elle consiste à présenter un dossier aussi complet que possible, constitué avec le maximum de scrupules et de *sérénité*, puis de proposer des conclusions au public auquel il appartient de juger en dernier ressort. Idéalement ce dossier ne devrait contenir que des faits prouvés par des documents authentiques. Mais les documents irréfutables, s'ils apportent toujours une part de vérité, n'apportent pas chaque fois la vérité intégrale. Lorsqu'il s'agit d'un événement de première grandeur, l'historien doit-il sagement s'en tenir aux témoignages indiscutables sans chercher à pénétrer dans les zones d'ombre qu'ils n'éclaircent pas ?

« L'explication, somme toute, écrit Mme Régine Pernoud, on ne la lui demande pas. » En ce qui me concerne, une longue expérience et un immense courrier de lecteurs m'ont depuis longtemps convaincu du contraire. De plus en plus le public veut des explications et ce serait, je crois, décourager la curiosité assez neuve qu'il manifeste ardemment pour l'Histoire que de se retrancher sur des positions trop bien fortifiées contre la discussion.

Alors ? Alors, selon moi, il faut poursuivre l'enquête quand le texte manque ou *paraît* manquer¹. Il faut agir à l'instar d'un juge d'instruction qui, obéissant au Code de Procédure pénale, travaille à rassembler un faisceau de « présomptions lourdes, précises et concordantes ». Bien entendu ces présomptions seront présentées comme telles au lecteur qui appréciera.

Un moment décisif de l'histoire de Jeanne d'Arc et de celle de Charles VII est celui où la bergère se mit en chemin vers le roi. Comment et pourquoi eut-elle les moyens d'accomplir ce voyage ? En mai 1428, son père, son cousin et Baudricourt, après sa première démarche à Vaucouleurs, s'étaient moqués d'elle et lui avaient adressé de vifs reproches. Son père l'avait menacée de la

1. C'est tout récemment que nous avons trouvé en Angleterre les rapports qu'un grand commis de Louis XIV envoyait au duc de Marlborough dont il était l'agent, rapports qui modifient profondément notre connaissance de certains événements de la Guerre de Succession d'Espagne.

noyer si elle récidivait. En février 1429 le même Jacques d'Arc confiait sa fille au même cousin pour la mener au même Baudricourt qui cette fois se montrait compréhensif.

Quelle a été la raison d'une pareille volte-face ? Aucun document ne donne la réponse. Faut-il en conséquence se borner à enregistrer ce fait extraordinaire sans rien approfondir ? Ayant relevé qu'entre mai et février Jeanne s'était rendue à Neufchâteau et y avait rencontré des moines mendiants, j'ai écrit : « Les moines *purent* apprendre à la reine quelle était cette bergère. Ils *purent* guider la bergère dans les voies de la reine. »

Tout cela n'a qu'un défaut, me répond Mme Pernoud sans tenir compte de ma prudence, c'est d'être hors de l'Histoire. Tout cela fournit au moins une explication plausible. A ma connaissance, on n'en a pas trouvé d'autre qui soit satisfaisante¹. La preuve *a contrario* a aussi sa valeur. Mais j'oublie qu'il n'y a pas lieu d'expliquer.

Mme Pernoud me signifie que les réponses de Jeanne à son procès montrent « qu'elle ne fut l'instrument de personne et qu'au surplus elle n'aurait pas été un instrument facile à manier ». A aucun moment je n'ai écrit le contraire. La chose est si vraie que, précisément pour cette raison, la reine de Sicile abandonna sa protégée.

Yolande n'a jamais chargé Jeanne d'une « commission » comme on voudrait me le faire dire, elle a écarté les obstacles devant la visionnaire qui offrait une dernière chance au parti de la résistance française et dont elle s'éloigna quand leurs vues politiques devinrent différentes.

Les croyants m'objecteront que Dieu n'avait pas besoin de la reine de Sicile si la Pucelle était son envoyée. A ce compte Dieu n'avait pas non plus besoin de Jeanne pour disperser les armées anglaises. Henri V qui fut foudroyé à trente-cinq ans malgré son extrême piété et son intention de se croiser n'avait reçu aucun secours de ce genre lorsqu'il conquit si aisément la moitié de la France.

1. Comme on le verra, elle n'apporte même pas une contradiction à ceux qui croient au caractère surnaturel de la mission de Jeanne.

Mais nous butons là sur des mystères qui relèvent de la théologie et non de l'histoire¹.

Les deux procès suffisent-ils à élucider les mystères qui entourent la Pucelle, comme l'affirme Mme Régine Pernoud ? Je me permettrai de lui rappeler que Jeanne d'Arc elle-même a prévenu ses juges et la postérité :

— Je ne dirai pas tout et huit jours ne suffiraient pas à tout dire... Plutôt que de dire tout ce que je sais, j'aimerais mieux que vous me fissiez trancher le col.

Jeanne d'Arc exceptée, les Français ne connaissent guère les quatre ou cinq grandes figures féminines qui ont exercé sur leur destin une influence décisive. La beauté, l'extravagance, de tapageuses amours sont pour une femme de meilleurs gages d'immortalité que les services rendus à l'État. Si la réputation d'une Diane de Poitiers, d'une Reine Margot, d'une Pompadour, d'une Dubarry, demeure universelle, la mère de Saint Louis évoque surtout un tableau sentimental ; l'image populaire de Catherine de Médicis est une caricature ; Anne de Beaujeu n'est familière qu'aux érudits.

Yolande d'Aragon ne jouit même pas de ces privilèges et, seule, l'importance de son œuvre peut se comparer à la profondeur de l'oubli où elle est tombée. Ingratitude stupéfiante au point de provoquer l'incrédulité. Il est vrai que le rayonnement de Jeanne d'Arc épaissit l'ombre autour d'elle. Il est vrai que l'aïeule, le précurseur de Louis XI, voulant laisser à la Couronne l'honneur et le profit entiers des travaux accomplis en son nom, chercha toujours l'obscurité. D'autre part, il n'est pas douteux qu'un gouvernement du Moyen Age possédait de singulières facilités pour se dérober à la curiosité du profane.

Le fait que les journaux n'existaient pas favorisait le secret. Ce que les princes désiraient garder secret vis-à-vis des gouvernés l'était de façon à peu près parfaite, grâce au dévouement des agents

1. La Bible nous montre Dieu donnant la victoire à son peuple en lutte contre des idolâtres. Son intervention dans une guerre entre deux pays pratiquant avec ferveur la même religion pose un problème beaucoup plus troublant auquel, pour le coup, je ne me hasarderai pas à chercher une solution.

de confiance, silencieux avec une obstination admirable et dont les instructions étaient souvent verbales.

Quoi qu'il en soit, explicitement ou souvent, je le reconnais, implicitement, les archives monumentales du règne de Charles VII — surtout si l'on n'a garde de négliger celles des provinces (Anjou, Maine, Touraine, Berry) — renferment la solution du problème. A travers les actes, les dépêches diplomatiques, les correspondances multiples et principalement les lettres aux bonnes villes, court, parfois invisible, un fil conducteur. Ce fil porte un nom, la Maison d'Anjou. Qu'on le saisisse, qu'on le tienne fermement sans le laisser échapper dans le chaos des guerres ou des négociations, et tout s'enchaîne, tout se coordonne, chaque élément du gigantesque puzzle trouve sa place logique, obligatoire.

Ainsi prennent leur valeur exacte tels faits connus, indiscutés, mais étonnamment dédaignés. Observons, par exemple, Yolande d'Aragon arrachant le petit prince Charles, fiancé de sa fille, à l'effroyable Cour d'Isabeau et l'élevant en Anjou parmi les adversaires du parti bourguignon. Aucun manuel ne cite cet épisode et, néanmoins, l'avenir entier en découle. Il suffit, pour en mesurer l'importance, de se rappeler la carrière déplorable, la mort brutale des trois Dauphins, fils aînés du Roi dément.

Comment ne pas remarquer qu'un demi-siècle durant les artisans de la victoire française furent, à de rares exceptions près, des alliés, des vassaux, des serviteurs ou des élèves de la reine de Sicile ? Comment ignorer d'étranges coïncidences entre les absences de la Bonne Mère et les pires fautes de son pupille, entre ses retours et les redressements inespérés ? Comment juger normales les formules qui viennent sous la plume officielle du roi de France invoquant sa belle-mère, formules dont, Catherine de Médicis exceptée, ne furent jamais honorées ni reines, ni régentes ?

Il est bien difficile de voir en Madame Yolande un simple membre du Conseil quand le souverain ordonne à ses sujets de lui obéir « *par le moyen de la reine de Sicile* » (juin 1425) ; quand les États généraux (septembre 1428) demandent au Roi de commettre « la pratique de ladite sûreté (du royaume) à la reine de Sicile, sa mère, et à ceux que ladite reine voudra appeler à la conseiller » ;

quand les Parisiens, avant de favoriser le retour de leur « naturel seigneur », réclament une absolution plénière du passé, portant le contresens de la reine de Sicile (mars 1436).

Et, cependant, au milieu des multiples personnages de la tragédie nationale, la discrète Espagnole s'estompe aux yeux du spectateur, jusqu'à se confondre avec les figurants. Encore ne la chercherait-on même pas à cette place si elle n'avait garanti l'honneur de la Pucelle — on oublie délibérément qu'elle réunit et paya l'armée chargée de secourir Orléans — et si une tradition mensongère ne lui prêtait un rôle d'entremetteuse dans la liaison de son gendre et d'Agnès Sorel.

A la mort de Yolande, Charles VII rappela publiquement ses « services en maintes manières que nous devons avoir en perpétuelle mémoire ». Le Roi, célèbre cependant pour son ingratitude, ne jugeait donc pas que le rôle de sa belle-mère avait été « fort mince encore qu'utile ».

La postérité ne l'entendit pas. Les chroniqueurs du xv^e siècle, trop peu perspicaces, furent les dupes du soin apporté par l'Aragonnaise à effacer les traces de son propre ouvrage. Leurs successeurs les suivirent longtemps sans y regarder de plus près.

Le génie de Michelet, à la manière d'un projecteur, éclaira un instant la haute figure ensevelie : « Tels furent les habiles et modestes conseillers de Charles VII. Maintenant, si l'on veut savoir qui les rapprocha de lui, quelle influence le rendit docile à leurs conseils, on trouvera, si je ne me trompe, que ce fut celle d'une femme, de sa belle-mère, Yolande d'Anjou. Dès le commencement de ce règne, nous la voyons puissante. C'est elle qui fait accueillir la Pucelle¹... »

Hélas ! le grand inspiré de l'Histoire tourne court aussitôt. Nous ayant apporté cette révélation considérable, il semble se désintéresser de sa découverte, n'approfondit rien et s'égare à nous conter la fable d'Agnès Sorel présentée au Roi sous l'égide de la belle-mère complaisante.

Si les livres d'histoire générale citent parfois le nom de la reine

1. MICHELET, *Histoire de France*.

de Sicile, ils ne concèdent jamais à l'apparition de cette dame un peu vague une portée véritable.

Charles VII a eu, au XIX^e siècle, deux biographes de premier plan qui, d'ailleurs, se complètent. Le romantique Vallet de Viriville croit reconnaître en Agnès Sorel la véritable égérie du Victorieux. Cependant, il suffirait de réunir les traits épars dans son *Histoire de Charles VII* pour reconstituer [de la belle-mère du Roi] « une physionomie des plus attachantes dont le charme est augmenté par le mystère même qui la recouvre¹ ». L'exact et sourcilieux du Fresne de Beaucourt est bien obligé de rencontrer Yolande en maintes pages du remarquable travail auquel il consacra une partie de sa vie. Mais ce probe investigateur poursuit trop ardemment l'apologie de Charles VII pour mettre au premier plan le chef de la Maison d'Anjou. Au vrai, accordant à son héros tout le bénéfice des actions accomplies sous le voile par la reine de Sicile, il sert fidèlement les desseins de cette princesse sans orgueil à laquelle seule importa la réalité du pouvoir.

Les auteurs qui se sont consacrés à Jeanne d'Arc commettent la même erreur de perspective. La plupart prêtent seulement à Yolande les traits d'une digne matrone, doublée, à l'occasion, d'une conseillère avisée. Anatole France et Gabriel Hanotaux — nous choisissons les défenseurs de deux thèses rivales — reconnaissent en elle un chef de parti. Malheureusement, l'un ne sait pas apprécier sa puissance. L'autre attribue l'essentiel de son rôle à Richemont qui lui servit surtout d'instrument. C'est à Lecoy de la Marche, retraçant excellemment la vie du Roi René, que revient sans doute l'honneur d'avoir, le premier, rendu pleine justice à la reine de Sicile.

Hommage souligné par le plus savant biographe d'Agnès Sorel, Pierre Champion : « Yolande c'est le courage et l'intelligence. Elle fut la mère de ce gendre qui n'en avait pas et qu'elle avait pris en tutelle sur sa dixième année. Autant dire qu'elle le forma, la maîtresse femme qui lui donna non seulement sa fille, mais tout, son conseil et aussi son exemple... Celle qu'on appelait la reine de Sicile

1. LECOY DE LA MARCHE, *Le Roi René*.

fut vraiment la femme forte... Elle gouverna non seulement sa province, mais par son intelligence, une partie du royaume¹... »

Voilà de quoi exciter la curiosité du chercheur et lui inspirer l'envie de défricher les chemins menant vers cet horizon inattendu.

Quant à Jacques Bainville, embrassant d'un regard la vue panoramique de l'Histoire, il résout la question en une demi-phrase : « ... un mariage qui réussit avec la fille du duc d'Anjou. »

Il réussit, en effet, à sauver la France, la dynastie et le prince même².

*

Sans oser prétendre à renouveler un sujet, d'ailleurs inépuisable, l'ouvrage qu'on va lire s'efforce de dissiper le mystère d'un roi médiocre présidant aux prestiges d'un règne grandiose. De ce roi soumis aux femmes, auquel une mère d'adoption rendit ce que lui avait ôté sa mère selon la nature ; de ce roi dont le visage ingrat s'efface derrière une vierge inspirée et une pécheresse au grand cœur.

Nous avons voulu comprendre l'homme et ses faiblesses, le souverain et ses transformations, les événements et leur chaîne invisible. Bien des ténèbres avaient été accumulées d'abord par la volonté des Valois, puis par l'ignorance, l'ingratitude, le parti pris. En cherchant à les percer, nous avons mis au jour la tenace ouvrière de la rénovation française au xv^e siècle. Pénélope silencieuse qui a détenu et emporté dans sa simple tombe de princesse angevine le secret de Charles VII. Il suffit de remettre cette puissante cariatide à sa place pour que l'édifice se trouve aussitôt éclairé de toutes parts.

Les images qu'il contient n'en perdent pas leur couleur. Au contraire, la Sainte de la Patrie, la Dame de Beauté, le Vaillant

1. Pierre CHAMPION, *Agnès Sorel, la Dame de Beauté*.

2. Mlle Jehanne d'ORLIAC a consacré un livre à *Yolande d'Anjou, la Reine des Quatre Royaumes*. La grandeur de l'œuvre et du caractère de la belle-mère de Charles VII y est parfaitement mise en valeur. Il est dommage que diverses erreurs, dont plusieurs capitales, déparent cet ouvrage écrit sans doute trop hâtivement.

Connétable, l'Argentier magicien, gagnent, en perdant leur légende, de devenir plus admirables ou plus touchants.

Nous avons essayé de faire revivre parmi eux l'enfant maudit, le lamentable « Sire de Gonesse » qui devait être aussi « le Grand Roi des Merveilles ». L'entreprise, malgré ses difficultés, nous a paru digne d'être tentée, puisque cette histoire est celle de la transfiguration, non seulement d'un homme, mais de la France.

gré, car, si les élites s'engouèrent fréquemment de leur génie respectif, les masses restèrent, en général, hostiles. Ce faisant, toutefois, elles obéissaient moins à leur instinct qu'aux vieilles réminiscences du Moyen Age.

Non, la mer qui défend les falaises de Douvres ne porte pas en ses flots le sel empoisonné des guerres éternelles. Ses marées sont violentes, le flux et le reflux se succèdent comme la haine à l'amour. Mais les tempêtes mêmes jettent sur chaque bord des alluvions fécondes.

LE ROI DES ROIS

(1453-1456)

Avant de commencer sa dernière campagne Charles, au mois d'avril 1453, avait signé la grande Ordonnance de Montils-lès-Tours qui centralisait le pouvoir judiciaire dans le Parlement, réduisait l'autorité des tribunaux féodaux, disciplinait la magistrature et posait nettement le principe que la justice émanait du Roi.

Le même texte prescrivait la rédaction des Coutumes, innovation audacieuse grâce à laquelle le maquis des lois seigneuriales, enfin débarrassé de ses ténèbres, allait se confondre avec le vaste domaine du droit écrit.

Nouvelle victoire de la centralisation monarchique : les progrès de l'unité administrative accompagnaient ceux de l'unité territoriale.

Le royaume des lys apparaissait alors le premier en force et en prestige. La bruyante splendeur du duché de Bourgogne lui portait bien quelque ombrage, mais aucun politique averti ne se dissimulait les failles de cet empire en mosaïque.

L'Angleterre écartée, quel pays aurait pu contester la primauté à celui qui, seul en Europe, possédait une armée régulière, un système financier, un gouvernement tout-puissant ? Le Valois ne comptait que des alliés ou des clients. Les princes espagnols, en proie à d'horribles querelles de famille, se vantaient de son amitié, lui louaient des vaisseaux, des soldats. Les Suisses mettaient leurs piques à son service. L'Empereur, misérable et sans pouvoir au milieu d'États anarchiques, lui faisait la cour. La lointaine Hongrie